

**N**ous poursuivons notre tour d'horizon des éditeurs de bande dessinée pour enfants. Après Bayard-Presses et Hachette, nous avons rencontré Alain Oriol, des éditions Milan.

Occupant depuis quelques années une place prépondérante sur le marché des revues pour enfants, Milan intègre la bande dessinée dans son « message pédagogique », ce qui n'est pas si courant. Mais d'abord, un peu d'histoire...

**Alain Oriol :** En fait, curieusement, au départ Milan, c'est la bande dessinée. Quatre amis passionnés de bande dessinée qui se disent : on pourrait faire quelque chose : une revue, des albums... Mais à l'époque, en 1979-1980, la place était bien occupée... On avait tous des enfants, et on était souvent insatisfaits par les revues qui leur étaient destinées. (La plupart avaient des pages d'éveil religieux, et on avait certaines réticences à les lire pour eux...) Pourquoi ne pas faire une revue pour enfants ? une revue qui s'adresse à un public de 4 à 8 ans. Et « Toboggan » est né...

On avait des contacts suivis avec le milieu enseignant de maternelle et de primaire et des relations avec un groupe de recherche en science de l'éducation tourné vers la petite enfance : le groupe Arpège. Il nous a aidés à définir un objectif pédagogique à partir de nos idées. L'objectif graphique, on le possédait plus ou moins, et il s'est affiné peu à peu. L'équipe, élargie, travaille toujours. De plus trois conseillers pédagogiques collaborent aux magazines, participent à toutes les réunions — où sont invitées aussi des personnalités extérieures : enseignants, scientifiques, parents, écrivains...

Cela fait une base de personnes qui travaillent avec nous ; pendant un an, par exemple, on a mis en place une commission de jeux, avec des instituteurs et des conseillers pédagogiques. Cette commission a examiné tous les jeux qu'on a faits depuis sept ans, en essayant de voir ce qu'il y avait d'original — et de moins original, voire de pauvre. À partir de là, elle a conçu d'autres jeux, qui petit à petit s'installent maintenant dans les magazines.

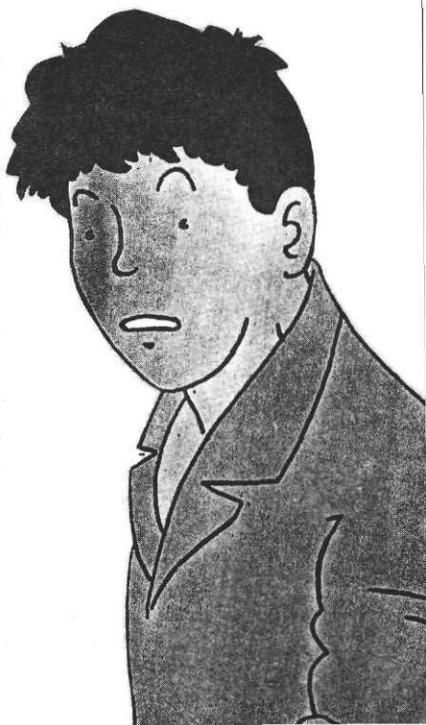
**J.P.L. :** *Comment la bande dessinée s'intègre-t-elle dans votre projet pédagogique ?*

**A. O. :** Elle s'intègre dans l'objectif de lectures diverses que l'on offre à l'enfant : il prélève dans les pages, dans les images, des indices qui permettent de « lire » un récit, de comprendre ce qui se passe. C'est pour ça que dans les magazines ou dans les albums pour les petits, priorité est donnée à l'image : il s'agit d'abord d'une lecture d'images, conçue par séquences — comme une bande dessinée — où le texte vient en relais. C'est un moyen pour lui de parler, d'interroger.

# TÊTE À TÊTE

avec  
**Alain Oriol,**  
*responsable  
éditorial  
chez Milan*

Jan Vervoort :  
*Le mystère  
du télépatophone.*



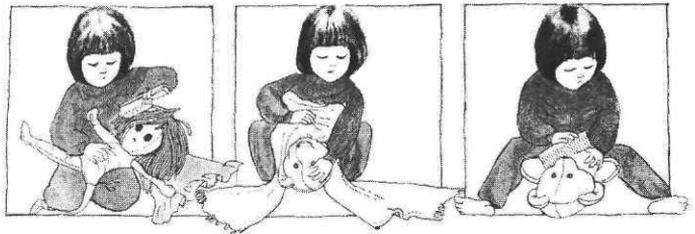
Car, globalement, les lecteurs de « Toupie » et « Toboggan » ne savent pas lire ; ils ont donc besoin d'un adulte pour lire la revue.

**J.P.L. :** *Une question qu'on pose souvent : à partir de quel âge peut-on faire lire des bandes dessinées aux enfants ? Il y a le problème du texte, du découpage...*

**A.O. :** A partir de quel âge peut-on lire (identifier) un paquet de biscottes ? Un enfant a chez lui, tous les matins, un paquet de biscottes, et il le lit. Dans son environnement, il y a toujours des objets sur lesquels il lit. Dans les classes avec lesquelles on travaille, il n'y a pas de méthode de lecture, les enfants apprennent à lire avec les objets qui les environnent : un mode d'emploi, les ingrédients d'une recette de cuisine, un panneau dans la rue, les consignes d'un jeu...

Pour la bande dessinée, c'est la même chose. Il faut comprendre, saisir ; il y a des codes spécifiques que l'enfant intègre immédiatement. Il comprend très rapidement par exemple que la queue d'un ballon tournée vers un personnage indique que ce personnage parle. Dans « Toboggan », il y a deux bandes dessinées, *Prosper et Jérémie* et *Jojo et Paco*. Il est évident que la grande majorité des lecteurs ne lit pas les bulles, mais comprend petit à petit ce qui se passe et compose le récit à la simple lecture des images.

***Les enfants  
intègrent  
immédiatement  
les codes  
de la bande  
dessinée.***



Jan Ormerod : *Bonsoir !*

Dans les classes de CP où on va voir les enfants, on observe comment ça se passe : ils saisissent un mot qui va revenir dans l'histoire et qui a un rapport avec l'objet ou avec une situation ; de cette façon, ils acquièrent ce mot, ou même toute une phrase. On a eu des craintes quand on a publié *Jojo et Paco*. Il y a des planches qui contiennent jusqu'à quatorze cases. Ça fait beaucoup. On a eu très peur en se disant : on ne peut pas le passer, c'est trop complexe. Mais on l'a testé dans des écoles, et finalement on s'est aperçu que ça passait très bien. Les enfants avaient une expérience assez forte de ce genre relativement complexe (d'où la nécessité d'une confrontation très précoce avec tous les types de l'écrit). Et ils analysaient les séquences et, par construction, s'approprièrent rapidement les plus complexes.

J.P.L. : *Quelles directives donnez-vous aux auteurs ?*

A. O. : En fait, il y a assez peu de directives, ce sont surtout les projets qui décident. Pour *Prosper et Jérémie*, Pascale Claude-Lafontaine nous a dit : « J'aimerais bien faire un sujet qui utilise les fées, les lutins, les ogres, des référents que les enfants connaissent ». On a accepté. Elle l'a conçu, nous l'a présenté et c'est parti comme ça. Pour *Jojo et Paco*, Isabelle Wilsdorf nous a dit : « Je vois un perroquet, un chat qui vont faire les polissons ». Des « personnages » que l'enfant connaît très tôt... Dans « *Toupie* », il n'y a pas de bulles, simplement un texte en dessous. Mais est-ce que ce n'est pas trop simpliste ? On étudie le problème en ce moment, cela va peut-être changer.

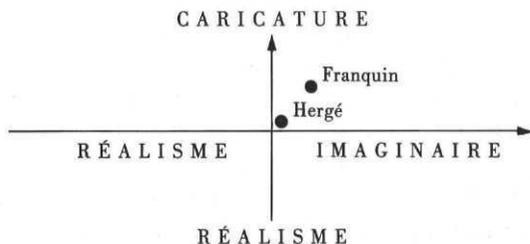
On peut se demander s'il est plus facile d'offrir des bandes dessinées pour les tout-petits de 3 à 7 ans ; c'est un univers proche d'eux : les lutins, les animaux, deux ou trois petits personnages qui vivent avec un papa et une maman... C'est un contexte qu'ils connaissent ou déjà un imaginaire qu'ils ont, ou qui se crée petit à petit. Dans « *Diabolo* » ou « *Mikado* », c'est semble-t-il plus élaboré, mais les récits fonctionnent dans des cadres plus classiques...

J.P.L. : *On a l'impression que les bandes se font a priori pour les revues.*

A. O. : Pour « *Toupie* », « *Toboggan* », il n'a pas été question d'albums au départ. Puis on s'est dit : on a un stock d'histoires, on peut faire des livres. Mais la priorité reste le magazine. Pour « *Mikado* », et maintenant « *Diabolo* », il est vrai qu'on a pensé : on fait un épisode à suivre sur huit numéros, donc 46 pages, on en fera un album après, parce que c'est plus rentable.

J.P.L. : *Cet espèce d'héritage franco-belge des années 50-60, c'est de propos délibéré ?*

A. O. : C'est d'abord nos goûts, et je pense que ce dessin a la propriété de bien raconter les histoires. Je peux justifier notre démarche par un petit dessin :



Ill. Jan Vervoort.

L'AVENTURE OUI,  
LES TRAQUENARDS,  
NON ! ...

... LES COMBINES  
TROP BELLES, ÇA ME  
REND NERVEUX  
ET MEFIAANT !!



Gabrien : Amazonia.

**Devenues  
mensuelles,  
les revues  
de bandes  
dessinées  
ont de plus  
en plus  
de difficultés  
à maintenir  
les épisodes  
« à suivre »...**

Dans la bande dessinée, il y a le dessin, qui se situe entre le réalisme et la caricature. Le récit navigue entre la fiction et le réalisme. Et où les deux axes se joignent, on trouve la bande dessinée qui est lisible, compréhensible par tous. Très proche du centre, on va trouver Hergé, ce qui explique son succès ; un peu plus loin peut-être, on va trouver Franquin, plus caricatural que Hergé. Et on peut situer ainsi tous les auteurs... Mais cela ne veut pas dire que la bande dessinée doit rester immobile. Il est question ici de lisibilité.



**J.P.L. :** *Comment vous situez-vous dans le domaine de la BD dite pour enfants ?*

**A. O. :** La bande dessinée pour enfants est en baisse, malgré ce qu'on peut dire. Nous voulons maintenir les petits albums qui viennent de « Toupie », les BD Poucet, pour toutes les raisons que j'ai indiquées tout à l'heure — c'est une lecture comme une autre. Mais autour de 10 ans, à l'heure actuelle, il y a un trou.

Dans « Diabolo » et « Mikado », il y a des épisodes à suivre. Est-ce que cela tient encore ? Je n'en suis pas persuadé. Quand on fait le tour, on s'aperçoit que tout le monde en vient au récit complet. Dans « Mikado », à l'heure actuelle, les épisodes à suivre ne sont pas mémorisés d'un mois sur l'autre. C'est comme si on passait... « Dallas » une fois par mois.

**J.P.L. :** *À propos, que pensez-vous des réflexions qui disent que le problème des revues, c'est la concurrence avec de nombreuses activités de type télé, vidéo ?*

**A. O. :** Un gamin, on l'emmène huit jours au ski ; il y a vingt ans, ça ne se faisait pas ; il voyage, fait des tas de choses, de la danse, du judo... Les enfants sont suroccupés.

D'autre part, le problème des magazines de bandes dessinées actuellement, c'est la disparition de la notion d'équipe. « Tintin », « Spirou » et « Pilote », dans le passé, ont su faire une équipe ; les gens se voyaient. Jijé a appris à dessiner à tout le monde ; dans « Tintin », Hergé faisait retravailler Jacobs. « Toupie » et « Toboggan », ce sont des équipés. On reçoit les auteurs très souvent. Tout le monde participe aux différents magazines : illustrateurs, mais aussi auteurs, photographes, conseillers, maquettistes...



Jan Ormerod : Bonjour !

**J.P.L. :** *Quels sont vos tirages ?*

**A. O. :** « Toupie » tire à 140 000 exemplaires, « Toboggan » à 190 000, « Diabolo » 70 000, dont déjà 19 000 abonnés en trois numéros.

**J.P.L. :** *Le fait que vous soyez à Toulouse, ce n'est pas un handicap ?*

**A. O. :** Le fait que Airbus soit construit à Toulouse, ce n'est pas un handicap ! Un vol Toulouse-Paris dure une heure... et nous constituons peu à peu une antenne à Paris...

**J.P.L. :** *Contrairement à d'autres, vous ne semblez pas centrer le contenu de vos récits sur la famille.*

**A. O. :** Non, pour nous, l'enfant doit s'évader un petit peu de la famille. *Jojo et Paco*, ce sont des aventures friponnes, des blagues. *Prosper et Jérémie*, c'est le merveilleux. Si on est un peu famille, un peu école, près de la vie quotidienne que l'enfant affronte d'ailleurs seul, on prend aussi en compte l'imaginaire et la part affective de l'enfant. Car il évolue sans cesse entre ces deux mondes.

**J.P.L. :** *Comment expliquez-vous votre réussite ?*

**A. O. :** Dans les années 70, dans certaines couches de la population, on ne faisait pas d'enfant parce qu'il y avait la peur du nucléaire : « je ne donne pas la vie parce que, de toute façon, tout va sauter ». Et au début des années 80, les mêmes couples ont eu des enfants, et se sont posés, de façon plus accrue, le problème de leur éducation. C'était dans l'air. « Moi, j'ai été élevé comme ça, je vais essayer de faire mieux, pour que mon enfant soit bien dans sa peau, afin qu'il soit ensuite un adulte bien dans sa peau. » Cet état d'esprit s'est développé ; c'est ce que l'on a senti, de manière très intuitive peut-être, mais confortés par les recherches et les actions de nos collaborateurs scientifiques. C'est certainement l'une des bases du succès de nos magazines...

Mais nous pensons qu'il faut aller plus loin. Depuis bientôt un an, on a réactivé ce travail de fond. Il a déjà donné ses fruits, dans les magazines, depuis trois mois...

**J.P.L. :** *Vous avez des projets ?*

**A. O. :** Oui. D'autres magazines sont en préparation. Un en septembre, un autre en novembre...



Tripp : *Zoulou Blues*.

**La  
bande  
dessinée  
aux éditions  
Milan :  
des magazines  
pour enfants  
(Toupie,  
Toboggan,  
Diabolo,  
Mikado,  
plus d'autres  
titres  
à paraître  
dès la rentrée),  
et une collection  
d'albums.**

*Propos recueillis  
par Jean-Pierre Mercier et Nicolas Verry*